# Locke

## Présentation de l'*Essai sur l'entendement humain*

**Marc Parmentier**

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr**

Première édition en 1690; traduction française, réalisée à partir de la quatrième édition anglaise, par Pierre Coste, en 1700, en collaboration avec John Locke.
C'est sur cette traduction que travaille Leibniz.

### Objectif de Locke

Cet objectif est modeste. Locke ne se considère pas comme un savant lui-même. Son objectif n'est pas non plus de construire une nouvelle philosophie de la connaissance, mais plus modestement d'écarter les obstacles aux progrès des connaissances. Cet objectif est formulé dans sa Préface.

> « La République des Lettres ne manque pas présentement de fameux architectes, qui, dans les grands desseins qu'ils se proposent pour l'avancement des sciences, laisseront des Monuments qui feront l'admiration de la postérité la plus reculée; mais tout le monde ne peut espérer d'être un Boyle, ou un Sydenham. Et dans un siècle qui produit d'aussi grands Maîtres que l'illustre Huygens et l'incomparable Mr Newton avec quelques autres de la même volée, c'est un assez grand bonheur

que d'être employé en qualité de simple ouvrier (en anglais : *as an under-labourer*) à nettoyer le terrain, et à écarter une partie des veilles ruines qui se rencontrent sur le chemin de la connaissance, dont les progrès auraient sans doute été plus sensibles, si les recherches de bien des gens pleins d'esprit et laborieux n'eussent été embarrassées par un savant mais frivole usage de termes barbares, affectés, et inintelligibles, qu'on a introduit dans les sciences et réduit en art, de sorte que la philosophie, qui n'est autre chose que la véritable connaissance des choses, a été jugée indigne ou incapable d'être admise dans la conversation des personnes polies et bien élevées ».

Thomas Sydenham (1624-1689) est un grand clinicien, auprès de qui Locke s'est formé à la médecine. On peut faire un rapprochement entre la méthode élaborée par Sydenham, méthode de description des signes, des symptômes, et l'esprit général de la philosophie lockienne de la connaissance, elle aussi phénoméniste. Ce point a été développé par François Duchesneau : *L'empirisme de Locke*, La Haye, 1973.
Locke définit lui-même son entreprise comme une entreprise « critique » au sens où elle se donne comme principal objectif d'évaluer la portée des facultés de l'entendement humain, comme un marin mesure la longueur de sa sonde :

> « II en est de nous, à cet égard, comme d'un pilote qui voyage sur mer. Il lui est extrêmement avantageux de savoir quelle est la longueur du cordeau de la sonde, quoiqu'il ne puisse pas toujours reconnaître, par le moyen de sa sonde, toutes les profondeurs de l'océan » (Avant Propos, §6).

Le but de cette entreprise n'est nullement de verser dans le scepticisme, mais au contraire d'affermir le fondement des connaissances qui nous sont accessibles, et précisément en s'appuyant sur leurs limites. Du point de vue de Locke en effet, notre devoir est d'abord de faire usage des facultés que nous avons reçues de notre créateur, dans la mesure où nous devons poser en principe que ces facultés, toutes limitées qu'elles soient, sont cependant suffisantes pour nos besoins :

> « ...un valet paresseux et revêche qui pouvant travailler de nuit à la chandelle, n'aurait pas voulu le faire, aurait-il bonne grâce de dire pour excuse que le soleil n'étant pas levé il n'avait pu jouir de l'éclatante lumière de cet astre ? Il en est de même à notre égard si nous négligeons de nous servir des lumières que Dieu nous a données. Notre esprit est comme une chandelle que nous avons devant les yeux, et qui répand assez de lumière pour nous éclairer dans toutes nos affaires » (*Ibid.*).

En particulier elles sont donc suffisantes pour ce qui nous importe le plus de connaître, à savoir la loi morale.
Un des aspects saillants de cette dimension critique, c'est son orientation sur l'ancienne notion de substance.

## Livre I. La réfutation de l'innéité

C'est l'objet du premier livre de l'*Essay*. Locke réfute l'existence de principes innés dans le domaine spéculatif, et de principes innés dans le domaine moral. Son argumentation est fondée sur un raisonnement *a fortiori* : s'il est un principe spéculatif qui ait toutes les chances d'être inné, c'est le principe d'identité : « il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps ». Locke montre que beaucoup d'hommes ne connaissent pas ce principe (au sens où ils seraient incapables de l'énoncer). Le principe d'identité n'est pas inné, *a fortiori* les autres principes théoriques ne le sont pas non plus. Attention : Locke ne pense pas particulièrement à Descartes, car Locke n'a pas fait un cursus de philosophie en France.

Marc Parmentier - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Les principes spéculatifs n'étant pas innés, *a fortiori* les principes de pratique (= moraux) ne peuvent pas l'être (chapitre 2). Mais aux yeux de Locke cette réfutation de l'innéité est plus importante dans le domaine moral, politique et religieux que dans le domaine de la connaissance théorique.

A partir du livre 2, Locke va pouvoir reconstituer une genèse théorique de toutes les connaissances, en la rattachant à un sujet qui ne possède pas d'idées innées, mais est seulement capable de réaliser des *opérations.*

*Objections de Leibniz*

En premier lieu, pour neutraliser les arguments de Locke qui contestent l'existence d'idées et de principes actuels et explicites dans l'âme, Leibniz interprète l'innéisme en termes de virtualité. Les idées et les principes sont innés, non pas au sens de Descartes, mais en tant que dispositions, aptitudes, préformations :

> « C'est une disposition, une aptitude, une préformation, qui détermine notre âme et qui fait qu'elles [les idées] en peuvent être tirées. Tout comme il y a de la différence entre les figures qu'on donne à la pierre ou au marbre indifféremment et entre celles que ses veines marquent déjà ou sont disposées à marquer si l'ouvrier en profite. » (*Nouveaux Essais*, 1.1.11).

Ainsi les idées mathématiques par exemple existent dans l'âme comme des veinures existent dans un bloc de marbre - ou dans une tablette de cire- qui ne sont homogènes et uniformes qu'en apparence, en sorte que « toute l'arithmétique et toute la géométrie sont innées et sont en nous d'une manière virtuelle ».

*Objection de Maine de Biran*

Comme Leibniz, il trouve dans les idées de réflexion un moyen de mettre Locke en contradiction, et mène, de ce point de vue, une lecture leibnizienne de Locke.

Pour lui la réflexion coïncide avec la pure spontanéité du sujet pensant. Et comme le faisait Leibniz, il n'hésite pas à plaquer cette sienne interprétation de la réflexion sur le texte de Locke. De sorte que, si ce dernier a le grand mérite de dévoiler cette source d'idées originale, interne à l'esprit, distincte de la sensation, il se trompe sur la signification de sa propre découverte. Plus qu'une source particulière d'idées, la réflexion est un canal par où doivent passer *toutes* les idées :

> « Cette observation lui fit reconnaître [à Locke], comme on sait, que toutes les idées qui peuvent entrer dans l'entendement humain, se rattachent à deux sources différentes, la sensation, qui transmet directement les premiers matériaux, la réflexion, qui les élabore, les transforme, et en tire, avec le sentiment ou l'idée individuelle de chaque opération transformatrice, de nouveaux éléments de combinaisons intellectuelles. » (Maine de Biran, *Mémoire sur la décomposition de la pensée* (1852), éd. F. Azouvi, Paris, Vrin, 1988, p. 348-349).

Dès lors toute idée, même issue de la sensation, requiert, pour être « aperçue », une activité de réflexion. Les idées de sensation ne sont donc pas des idées simples, elles supposent la coopération d'autres facultés et la participation active du sujet pensant :

> « Quand Locke parle, en effet, des *idées de sensation* comme venues toutes faites du dehors, il suppose bien en outre un acte de conscience ou d'aperception, qui doit s'unir indivisiblement à l'impression reçue ou à son résultat immédiat, pour élever la sensation à la hauteur de l'idée. Or, ces éléments indivisibles de la personne, ou du moi, qui existe un et le même dans le temps, en se distinguant de ce qui n'est pas lui dans l'espace, ne pourront-ils pas encore être dits innés dans le même sens où le sujet pensant est dit inné à lui-même ? » (*Id*. p. 355).

Marc Parmentier - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Or les éléments réflexifs apportés par le sujet doivent, dans la logique de Locke, être dits innés :

> « Or, ces éléments indivisibles de la personne, ou du moi, qui existe un et le même dans le temps, en se distinguant de ce qui n'est pas lui dans l'espace, ne pourront-ils pas encore être dits innés dans le même sens où le sujet pensant est dit inné à lui-même ? » (*Id.* p. 355).

L'expression « inné à lui-même » est naturellement une expression leibnizienne et Biran renvoie ici explicitement aux *Nouveaux Essais*.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr**

Marc Parmentier - © *Philopsis* – Tous droits réservés